

BLIDA

Il me souvient d'un drame allégorique que, dans ma tendre enfance, on m'avait menée voir au Tapis Vert, à ce délicieux théâtre en plein air qui montrait, au bord de l'Avenue de la Gare (1), ses riches pelouses, ses bosquets, ses tonnelles croulantes de fleurs. L'auteur—était-ce M. de St-A***, le sous-préfet de Blida qui publia dans la Revue de Paris, sur « la perle de l'Atlas », de si chatoyants poèmes ? (J'avais alors deux ans, excusez l'imprécision du souvenir...). L'auteur donc campait devant nous deux personnages magnifiques et ardents : le Roi Jupiter et le Roi Otton. Un beau jour, ils étaient descendus sur Blida et admiraient la contrée. Et voici que, au fond de la scène, dans un char composé de fruits d'or et de roses épanouies, une femme superbe venait d'apparaître; nos deux héros, avant de se disputer ses grâces, se querellaient pour définir son charme.

- *Oh ! s'était écrié le roi Otton, qu'elle est belle et qu'elle est étrange ! Blida est une blonde aux yeux noirs !*
- *Mais non, fulminait Jupiter, c'est l'amour qui vous aveugle! Blida est une brune aux yeux bleus !*

C'est bien plutôt ainsi que je la vois, ma chère ville natale, dans sa grâce fière et voluptueuse.

Au fait, nos pères la connurent mieux encore. Un poète égyptien du siècle dernier la nomma le berceau de l'amour. Un berceau qui étendrait son ivresse dans un air pur et vif, sous des ombrages touffus, parmi des orangers en fleurs, des sources abondantes, des jardins embroussaillés de roses, au pied des montagnes farouches comme des lions qui se poursuivent, montagnes aux replis frais garnis de pensées sauvages, montagnes couronnées de neiges brillantes et de cèdres-rois.

Souvent aussi, Blida, on te compara à une rose. « Tu es une petite ville et moi, je t'appelle une petite rose... » J'imagine que le poète songeait à une rosé arabe, au parfum musqué, aux épines rebelles, à l'élégance hautaine.

Car Blida est une ville mystérieuse, une ville qui se cache. Longtemps, elle fut, dans l'Afrique du Nord, une capitale des fêtes, des plaisirs et des parfums. Et déjà les habitants étaient jaloux de son charme :

*Ô vous qui habitez ces heureux jardins
Dont les treilles sont surchargées de raisin
Et les ruisseaux grouillants de poisson,
Donnez-moi une place auprès de votre fille,*

Écoutez ma voix, ou je vais mourir...

La réponse à l'étranger était cruelle :

Notre fille est chez nous.

Que celui qui veut mourir meure.

À Blida, on venait de très loin pour goûter la fraîcheur des ruisseaux qui coulaient partout et l'air tonifiant de ses montagnes, on venait goûter cette odeur d'oranges amères, de douces sanguines, de figes mielleuses, d'amandiers jeunes, de vignes aux grains longs comme des doigts de mariée, et l'odeur des litières sur lesquelles hennissaient les pur-sang maures, et l'odeur de la laine noire des biches, et l'odeur des cafés chantants : odeur de musc, d'œillets rouges, de jasmin et de tombak, odeur des costumes soyeux des chanteuses et des burnous de laine fine des caïds amoureux...

Mais, surtout depuis la conquête française, Blida est peu accueillante à l'étranger. L'indigène blidéen, renfermé dans ses souvenirs, tiendrait beaucoup à la paix voluptueuse de sa ville. Ne vous trompez point à son abord aimable : ou c'est indifférence, ou c'est une impatience qui se contient. De Lalla-Marnia jusqu'à Tunis, on connaît la formule d'hospitalité du Blidéen :

- *Eh bien, mon ami, quand es-tu arrivé ? Et quand comptes-tu partir ?*

Ainsi, le charme de Blida est aujourd'hui secret. Le touriste qui, de l'avenue de la Gare, aperçoit l'alignement des bâtisses européennes, qui parcourt la rue Lamy, la place d'Armes ou la rue d'Alger, n'a pas vu Blida. Je voudrais le conduire un peu dans l'intimité de Blida, ce touriste qui le plus souvent apporte Paris à la semelle de ses souliers, ce touriste si peu préparé à pénétrer les beautés d'ailleurs, ce touriste quelquefois volontairement ignorant de civilisations qui ne sont pas la sienne...

Blida fut surtout célèbre par ses cafés chantants. Ces lieux de la joie et de la volupté arabe, dont l'âme rôde encore à travers toute la ville, méritent que nous leur accordions un souvenir. Vous en rencontrerez plus d'un, vestige, si vous vous promenez par les ruelles qui rayonnent et s'enchevêtrent aux entours de la rue des Kouloughlis. Au-dessus de la boutique d'un tanneur, cette lampe multicolore vit passer, sous ce porche décoré de dentelles de plâtre, les bayadères les plus fringantes de l'Algérie ; dans le fond de l'échoppe d'un bijoutier, cette grande porte aux vitraux crevés se referma sur des amants cossus, sur de fiers cavaliers dont la poitrine sautait de désir ; par un vestibule de demeure aux claires mosaïques, voyez-vous cette estrade entourée de draperies fanées, sur laquelle des enfants jouent ? C'était le *madar*, où s'alignait l'orchestre oriental. Et si vous descendez la rue du Bey, en aval du marabout de Sidi Abdallah, on vous montrera l'endroit où s'élevait, il y a quelques années à peine, le café Si Beggar, le plus somptueux de tous, celui que, dans un de mes premiers livres, j'ai chanté. Outre qu'il réunissait les *chioukh* les plus virtuoses, les chanteuses les plus belles et les plus

passionnées, sa découverte était un émerveillement. Quand on avait franchi le portail à clous de cuivre, longé un petit couloir éclairé par des vitraux, puis écarté une tenture de velours pourpre, un jardin s'offrait à vos regards, planté de toutes les fleurs arabes, couvert d'orangers, de grenadiers, de magnolias, de figuiers, des banyans ; des nattes couraient sur la verdure, des berceaux s'arrondissaient, tout enveloppés de jasmin blanc. Et lorsqu'on pénétrait enfin dans la salle, l'œil était ébloui par les dorures, les glaces, les marbres, les enluminures persanes. Une assistance recueillie était dispersée autour de petites tables. Et au fond, sous un flot de lumière rosé, une scène se dressait, dans un chatoiement d'or et de soieries tunisiennes, dans la splendeur fascinante d'une vision des Mille et Une Nuits. Là, derrière un rempart de bouteilles de Champagne et de liqueurs vertes, sur des matelas de soie, se rangeaient les maâlmates et les maîtres musiciens. Et l'air était embaumé, lourd d'ivresse et de désir.

Aujourd'hui, à la place du « café de joie » vous voyez se dresser la villa d'un colon très sympathique : la villa Morello. Deux beaux pruniers s'épanouissent encore au-dessus de la grille en fer forgé ; ils servaient d'enseigne au café qu'on appelait indifféremment le café Si Beggar ou le café des Deux Pruniers. Et dans la venelle qui longe le mur de clôture, distinguez-vous ces maisonnettes menues aux portes basses ? Elles cachaient dans leurs flancs, ces maisonnettes, le roman d'amour des bayadères et des chanteuses. Lorsque celles-ci étaient débordées par les admirateurs, elles couraient, à travers des passages secrets, se dissimuler au fond de leurs longues chambres clandestines et délicieuses. N'allez point croire que ces femmes étaient vendeuses d'amour. La plupart étaient de véritables artistes. Elles avaient été pieusement élevées dans la loi de l'Islam, dans le mystère du harem, ignorant tout du chant et de la musique jusqu'à leur mariage. Puis, le plus souvent, ce mariage n'avait pas été consommé, l'époux se trouvant être octogénaire. Ou bien, elles s'étaient échappées des bras d'un tyran brutal ou vicieux. Et une nuit, après des jours et des jours de marche, elles arrivaient, poudreuses et frémissantes de peur, et se jetaient au cou du tenancier en le suppliant de les prendre sous sa protection. Le tenancier les habillait magnifiquement, leur enseignait la musique ou la danse, selon leurs aptitudes, et les parait d'un nom nouveau. Et les Blidéens n'ont pas oublié, ne pourront jamais oublier Poumons-de-bœuf et Rossignol-dans-sa-cage, Bougie d'Amour et Bague-de-Saphir, Fille-des-Étoiles et Jardin-de-mon-cœur, Casette-du-secret et Fleur-d'Ennui.

Et, voyez-vous, tout Blida était semé de ces cafés chantants qui s'animaient, dès la tombée du jour, enveloppés de parfums, de lumières et de cris. Les bouquetières clamaient à qui mieux mieux :

- *Voilà des jasmins qui font pâlir les seins !*
- *Voilà des roses qui feront pâlir vos joues !*
- *Voilà les fleurs du soir fleurs des unions !*

Les petites négresses, vendeuses de pains chauds piqués d'anis, couraient aux commissions, pour fixer l'heure des rendez-vous. Et bientôt les clients se montraient : caïds aux burnous écarlates, chérifs aux *gnabs* bourrés de douros, jeunes hommes qui promenaient leur grâce d'éphèbes leur costume d'une harmonie, d'une délicatesse de nuances empruntées au passé. Il n'était point jusqu'au marabout de la ville, Sid El Kebir qui, tous les soirs, de sa demeure lointaine, ne descendît au café de la joie. Radieux de blancheur, de blondeur, embaumant le musc, un foulard d'or liant sa paire de burnous, il ressemblait à une nouvelle mariée sur sa jument blanche, qu'il nommait Baya. Et il entendait pénétrer avec elle dans la salle même du café, malgré toutes les protestations du tenancier, et il voulait que, comme lui, Baya se grisât de boisson verte. Volontiers, il fredonnait la *qassida* marocaine :

*Il est trois passions et voluptés
De leur amour je ne suis jamais en repos :
Le cheval, les femmes,
Et les verres d'oubli...*

Imaginez-vous qu'un soir, il sortait du café des Deux Pruniers, sur sa monture caparaçonnée d'argent, la tête pleine de vapeurs, le cœur ivre des beautés orientales qu'il avait pu admirer. Il aimait à s'en aller comme cela, lentement, dans la nuit tranquille, le regard aux étoiles, aspirant dans le vent tiède le parfum des orangers et des rosés, suivi par la symphonie des violons et des luths et par la voix puissante de Poumons-de-Bœuf qui, du bas de la rue du Bey, lançait le Chant de Minuit :

*C'est minuit. Lève-toi, ma bien-aimée,
Le rossignol vient de s'éveiller dans les palmes...*

Or, comme il approchait de la place des Mûriers (2), d'ordinaire si paisible, il entendit un fracas assourdissant de tambours et d'instruments de cuivre : on inaugurerait la « Fête de Blida ». Mugissements de bêtes fauves, relent de pommes frites et de carbure, flonflons de manèges, grincements de tourniquets, cris, appels des marchands qui vantaient leur pain d'épices et leur nougat d'Espagne... Si Mohamed El Kebir crut qu'il avait pris le chemin des enfers ! Et quand il arriva au bord de la place, que vit-il ? Sous une lumière aveuglante, autour de musiciens soufflant dans des cuivres, des couples enlacés qui tournaient, tournaient comme des *djenoune*, se bousculaient, suaient sang et eau et tournaient encore ! Baya, effarouchée, se cabra et prit au galop une ruelle de traverse. Le marabout s'irrita et maudit. Il implora Dieu de « balayer cette fête comme le typhus balaie un douar ». Il avait à peine franchi les remparts que la foudre gronda dans les nues. Tous les vents se déchaînèrent sur la ville. Une pluie diluvienne s'abattit. Au bout d'une heure, il n'y avait plus, sur la place déserte, que des ruisseaux qui charriaient ballons, drapeaux et lampes vénitiennes, tandis que, de la ménagerie campée sur la place de l'Église, les bêtes fauves, dans la tempête,

hurlaient à déchirer l'âme ! La malédiction du marabout s'est-elle prolongée ? Tous les ans, la Fête de Blida, si courue, si gaie, si folle, se noie sous un déluge... Le marabout est mort. Il repose dans ce coin ravissant de la Fontaine Fraîche, sous un sarcophage recouvert d'étoffes précieuses et des étendards des confréries, au milieu de sa descendance qui habite de petites maisonnettes à flanc de coteau et qui continue de vivre des offrandes que les croyants viennent déposer à ses pieds, après la rentrée des récoltes. Si Mohamed El Kebir entend les cris de joie de ses petits-enfants qui jouent autour de sa tombe, et l'oued dans les nuits calmes, l'oued au murmure presque éteint assurément, mais qui doit lui parler encore de toutes les fêtes grandioses qui se déroulèrent sur ses rives et qui enchantèrent tous les voluptueux de l'Islam.

Les cafés chantants ne sont plus. Peut-on en vouloir au gouvernement français d'avoir ordonné momentanément leur suppression, surtout depuis la guerre ? Ils étaient la cause de bien des misères. Le Blidéen, ce grand enfant passionné, vidait, de gaieté de cœur, en un soir, pour l'amour d'une belle, le produit d'une moisson ou d'une récolte d'olives, pendant que la femme et les petits attendaient anxieux, là-haut, dans le gourbi de Mimiche ou des Glacières ! Puis, les Européens commençaient à hanter ces lieux du plaisir, et alors...

Rétablira-t-on les cafés chantants ? Ils répandaient dans Blida une animation si féerique ! Les Arabes réclament à cor et à cri leur unique divertissement. Et lorsqu'on leur rappelle les motifs de l'interdiction gouvernementale, ils ne savent que baisser la tête et soupirer : « Allah est grand ! »

En attendant, les cafés maures se sont multipliés, lieux charmants, refuges de toute une vie paisible et concentrée. Pot-de-fleurs vous mènera en voir de très nombreux. Pot-de-fleurs, c'est un bohème honnête et gai qui se tient en faction sur la place d'Armes. Un sourire amène éclaire sa barbe de patriarche, et dans son turban, il y a toujours planté, selon la saison, du géranium, de la rosé ou de la fleur d'oranger, parfois le tout ensemble. Pot-de-Fleurs conduit admirablement son touriste ; d'un coup d'œil d'intelligence il l'avertit aussitôt lorsque le patron voudrait « augmenter la sauce pour l'étranger ». Probablement vous guidera-t-il d'abord vers le Café Brenndja, un des plus pittoresques et des mieux achalandés. Adossé au quartier Bécourt, le Café Brenndja s'ouvre sur le grouillement intense et bigarré du marché arabe. La salle, toujours lavée de frais, est garnie de nattes et de bancs bien tenus, presque neufs ; des pots de basilic, de fleurs du soir et de jasmin s'alignent devant les consommateurs, parmi des gargoulettes d'eau claire dont la bouche a été goudronnée avec soin. On aperçoit du dehors les mille étagères de mosaïque bleue sur lesquelles sont rangés les verres à facettes pour le thé et les petites tasses dorées pour le café turc. On est surtout frappé par l'étincellement de cuivre rouge des bouilloires ventruées dans le four. La chanson que ronronne leur cœur, sur les braises de l'*oudjaq*, Pot-de-Fleurs vous la traduira ainsi :

Quand je giclais de ma source

Sur la terre je me répandais.

L'arbre que j'ai nourri

Par lui je suis brûlée...

Aux murs, badigeonnés d'ocre ou de rosé, voisinent des illustrations hétéroclites : M. Fallières jaunit près d'un récent Zaghoul Pacha, qui harangue avec violence la foule égyptienne ; voici un animal fabuleux de l'Apocalypse dans un cadre enluminé, et sur une feuille détachée du journal El Ahram, la flotte turque appareillant dans la baie de la Corne d'Or.

Une très jolie vasque s'arrondit au milieu de la salle ; des rougets se tordent, flamboient dans son eau cristalline et des fleurs l'enguirlandent. Comme vous pénétrez, quatre montagnards, accoudés sur la margelle, s'entretiennent de quelque pacte mystérieux et le frou-frou du jet d'eau couvre leur conciliabule. Pot-de-Fleurs vous donne la clef de l'énigme : ce sont des Beni-Salah qui traitent un mariage entre une jeune fille kabyle et ce jouvenceau de Mimich, imberbe et timide. Le plus vieux du groupe exige la somme que mérite la jeune fille immédiatement, à quoi le futur répond, avec une nuance d'hypocrisie : « Quand la Kabyle sera sur la terre blidéenne, je verserai ce qui est convenu... ». « Il a raison, renchérit son partenaire, le poisson est dans l'eau et nous le paierions ?... »

Dans un angle, un écrivain public, jambes croisées sur une natte, trace, au moyen d'une plume de roseau, des caractères hâtifs sur une feuille volante qu'il soutient uniquement de sa main gauche. Il est environné par un essaim de clients qui attendent leur tour de faire écrire le papier de justice, le mot d'affaire, la lettre d'amour. Chacun lui paie d'abord un café pour le mettre en train et ensuite, après de longs marchandages, on établira le prix du grimoire.

Réuni au fond de la salle, un groupe discute politique. On commente sous le burnous les dernières nouvelles du journal *Essiassa*. D'aucuns, la bouche haineuse, l'œil allumé, déclarent que l'Heure est venue, qu'*Ibn-Seuôud* ayant chassé les marabouts du Hedjaz, l'Orient, libéré du poids mort de ses vieilles traditions, est en marche. Les imaginations s'échauffent. Ou ne nous dit pas tout, affirment les plus entreprenants, mais, le mois dernier, l'armée égyptienne bombardait la flotte anglaise dans le port d'Alexandrie, et, avant que l'année se termine, la France abandonnera la Syrie. D'autres maugréent contre la feuille d'impôt, contre le billet d'octroi : « Pourquoi nous fait-on souffrir ainsi, comme des rossignols que l'on mettrait en cage ? Si l'on ne nous aime pas, qu'on nous jette tous à la mer et nous en aurons fini avec cette vie de misère ! » Les amis de la France interviennent. Par quelques mots, pondérément, ils ramènent à la raison ces grands enfants emportés. « Bien, consentent ces derniers, nous acceptons nos impôts. Mais pourquoi nous a-t-on ajouté l'impôt de Ben Ghabrit ? Est-ce à nous à construire la mosquée de Paris ? O mon oreille ! »

- *Ils sont chicaneurs, vous dira Pot-de-Fleurs, pour cinq sous ils rouspètent !*

Sur un banc de la terrasse, ces deux vieillards à l'air aristocratique, leurs pieds d'une propreté lisse sous la gandourah blanche, devisent avec sérénité en dégustant des cafés berlik que l'un paiera aujourd'hui et l'autre demain.

- *J'ai un peu d'argent, mon ami, dit celui de gauche, je ne sais quoi en faire pour qu'il me rapporte un petit pain blanc...*

- *Achète une maison, conseille celui de droite, tu connais le dicton :
Une pierre dans un mur vaut mieux qu'une perle à un collier !*

Les tolba s'attendrissent sur des souvenirs d'aïeux, sur le temps où régnait l'abondance, où le cent d'oranges valait un drahm et où personne ne voulait l'acheter, où les melons d'Espagne, les citrons doux et les grenades étaient meilleur marché qu'un couffin de concombres !

C'est tout un auditoire humble, anxieux, qu'a réuni autour de lui ce vieux conteur à la barbe de fleuve, au regard mystique, qui improvise des mélopées, des chansons de geste, des histoires longues comme le monde...

Et soudain, dominant la rumeur du marché, une voix s'élève :

- *Allons, mes frères ! On a donné deux francs pour le drap qui a recouvert le mort ! On a donné dix francs pour la gandourah du mort ! On a donné trois francs pour la chéchia du mort ! On a donné dix sous pour quatre mouchoirs du mort ! Allons, mes frères ! Ajoutez, enchérissez, achetez, et vous hériterez de ses longues années de vie !*

L'homme, les épaules chargées de tout un attirail composite, va et vient comme un damné entre les bancs des consommateurs...

Et les marchandes à la toilette, non loin de là, ont abandonné leurs étalages pour venir s'approcher des joveux qui boivent du thé à la menthe et leur glissent des murmures à l'oreille. Pot-de-Fleurs, au simple mouvement de leurs lèvres, comprend que ces *lem Settout* proposent de jolies filles à bon compte. Voyez-vous ces fous, comme ils prennent leurs babouches sous l'aisselle et fuient, l'œil déjà brillant de convoitise ; et voyez les autres, sages : ils détournent la tête sans répondre, ils pensent : « L'argent mal acquis s'en va dans le péché ! »

Et puis, Pot-de-Fleurs vous conduira au café de Si Mehmoud. Il vous contera peut-être l'odyssée navrante de ces deux frères, Si Mehmoud et Si Mustapha, fils de grande tente, qui préférèrent à la vie luxueuse des harems, aux hautes situations dans le gouvernement, la musique orientale et ses ivresses (3). Chassés de la maison paternelle, ils parcoururent les villes, connurent la célébrité, grisèrent des foules ; et bientôt, meurtris par des deuils, minés par la nostalgie et le repentir, courbés par la misère, ils vinrent se fixer à Blida et ouvrirent ce petit établissement dans une ruelle qui débouche sur la place des Mûriers, entre la Mosquée des Turcs et une boutique très vieille où l'on pile et grille du café. Chez Si Mehmoud, on ne traite point d'affaires et on ne parle plus d'amour. La vasque et le four minuscules, la salle au plafond bas qui reçoit le jour par une courette, embaument le recueillement. C'est le café des regrets. Si Mehmoud et Si Mustapha ont attiré autour d'eux tous les amis qui se souviennent de leur jeunesse triomphante, des deux chanteurs à l'exquise beauté, de leur chant incomparable, de la somptuosité que revêtaient les fêtes par leur seule présence ; même des Djebbala de Tlemcen, qui partagèrent avec eux la débauche du café des Ivresses, là-bas, au pied des Cascades de l'Ourite, sont venus, après un pèlerinage à La Mecque. Assis devant un jeu d'échecs, les coudes frôlant les coudes, un café auprès d'eux « qui remplace son frère » à chaque demi-heure, les amis vivent là presque tout le jour, dans la fumée des *sebsi*, l'arôme des cahouas qu'aspirent les lèvres gloutonnes, et les pleurs du petit jet d'eau sur

les basilics et les rosés. Parfois on entend le hin ! hin ! du pileur de café : le forçat d'à-côté scande, par des cris nerveux, les coups sourds de sa masse, et l'on dirait d'une plainte rageuse qui accompagne le choc de la pioche d'un fossoyeur... Si Mehmoud et Si Mustapha sont penchés, eux aussi, sur une tablette ; parfois ils relèvent le front, échangent un regard, poussent un soupir... et continuent de déplacer les échecs. Par les soirs bleus, par les midis éclatants, la voix du muezzin de la Mosquée des Turcs interrompt seule les joueurs. Ils se lèvent, secouent leur gandourahs, vont à la vasque faire leurs ablutions et montent vers le grand porche blanc, vers les nattes et les lustres...

Ils sont bien pittoresques aussi, les cafés de la place d'Alger. Ce sont les cafés des maquignons. les grands fondouks étant proches, on y traite surtout la vente des chevaux, du bétail. Toute une foule vêtue de burnous aux couleurs douteuses ou de brunes *qechabias*, est installée là, sur des bancs, sur des nattes, voire à même le sol, sous le clair ombrage des platanes. Groupés par âge, par douar, par communauté de goûts ou par relations de commerce, ces braves gens devisent à n'en plus finir : vous voyez surtout le commissionnaire en bestiaux, le ventre arrondi, la mine suffisante, le menton appuyé sur la pomme de son gourdin ; puis le bédouin, sec et nerveux, les mollets enveloppés de peau de chèvre, qui a préféré vendre trois fois moins cher sa marchandise sur les routes que de payer les quarante sous de l'octroi ; tandis que le *djebaili*, l'homme de la montagne, trapu et fort, nu-pieds, déclare, lui, malicieusement, que ce matin, il n'a pas voulu se rendre au marché parce qu'en ouvrant la porte de son gourbi, il a vu passer un homme au lieu d'une femme. « *Lala, ya sidi, riposte-t-il aux citadins qui le raillent, ila cheft el meftoh, ghir roh ; ila cheft el mdelli, oulli !* (4) » A l'époque du Ramadan, l'animation grandit, le grouillement devient plus intense, et sur cette place les types les plus bizarres se coudoient : le conteur saharien et le diseur de bonne aventure, le charmeur de tortues et le charmeur de femmes, le sourcier et le vendeur d'amulettes, l'Aïssaoui et le Tebbal Shol, celui qui danse la danse des démons et celui qui fait retentir le tambourin, résonner les castagnettes de fer de toute la furie des chaleurs tropicales. On la nomme aussi, cette place d'Alger, la place de Goha. On dit que Goha, le fameux Triboulet oriental, Goha le simple, aimait à se promener devant ces cafés, et que les rustauds du bled et de la montagne étaient les victimes de ses farces célèbres. On dit que, de sa demeure proche, du haut d'un petit observatoire, le bey venait le contempler parfois le matin et lui décochait quelque bravade à laquelle Goha répondait par un mot d'esprit foudroyant ou quelque nouvelle farce appropriée. Ce doit être la même que jadis, cette foule qui, dans les soirs de Ramadan, parle, discute, gesticule, clame, chante, consomme des cafés et des sebsi de kif, lampe des citronnades et bat des cartes espagnoles ; les mêmes que jadis, ces marchands qui, à la lueur de chandelles, bientôt suivi par le beuglement strident d'un klaxon : l'autocar d'Alger arrive, il franchit en trombe les portes de la ville.

Un peu plus bas, dans la rue du Tribunal, s'ouvre le Café de Chadi, très fréquenté aussi, car son propriétaire est une figure blidéenne. A-t-il remué Blida, ce brave homme que vous voyez aujourd'hui, assis près du four, replet, débonnaire, le sourire finaud sous les fortes moustaches grisonnantes retournées en accroche-cœur ! A-t-il aimé les cafés de joie, a-t-il courtoisé les chanteuses superbes et les bayadères affolantes, s'est-il battu pour elles, a-t-il essuyé les coups de feu sous les berceaux

de jasmin du café Beggar ! Il y a un Dieu pour les amants et c'est pour cela que Chadi vit encore. Son succès était grand auprès des femmes ; les jaloux avaient composé une chanson que, la nuit, dans le café, ils lançaient à la tête de la *maâlma* élue, et que bientôt tout le monde s'en allait fredonnant, à travers les rues de Blida :

*J'ai un petit Chadi
Il est dans la maison qui s'agite
Il pleure après Fatima
Il s'ennuie, bonnes gens, il s'ennuie !
Allons, Chadi, la gargoulette se vide,
Laisse les beautés en repos...*

Maintenant, Chadi est un homme bien sage, il est le maquignon le plus cosu de Blida, il est un « mercanti », s'il vous plaît, et son épouse, gardienne de l'honneur, est enchâssée comme une émeraude dans une exquise maisonnette blanche parmi les orangeries de la Zaouïa.

La rue du Bey, la rue des Kouloughlis sont encore tout étoilées de cafés. Voici le café d'Un Sou, douce appellation des temps heureux. Voici le café Pour Rien, non point que la consommation y soit moins chère qu'un sou ; mais Saïd, son propriétaire, qui servait autrefois dans les cafés chantants, était si beau et le savait si bien que lorsqu'une courtisane venait lui offrir ses appâts, il lui répondait, sans l'ombre d'un scrupule : « Sais-tu, chez moi l'amour ne se paye pas ! » Et pendant ce temps, les consommateurs filaient, eux aussi, sans payer. Voici le café des Gages, où le tenancier prête sur un plateau de cuivre, sur un mortier, sur un foulard d'or, sur un bracelet ou même sur une pipe ! Et voici, nombreux, les cafés des voyageurs, plus mêlés ceux-là, plus bariolés, plus modernes, plus clinquants si vous voulez bien. Point de nattes et peu de burnous. Des tables de marbre, des chaises, des murs ripolinés, des garçons en tablier bleu, des consommateurs vêtus en grande partie à l'européenne, et des restaurants contigus, avec leurs rangées de petits fourneaux en terre cuite sur lesquels mijote le tadjinne, fume le couscous, avec leurs vitrines où s'étaient fruits et légumes en leur primeur, beaux quartiers de viande, aquariums rutilants de cyprins...

Il est d'autres cafés encore, plus spéciaux. De ceux-là je ne vous donnerai point l'adresse exacte. Mais peut-être les découvrirez-vous. Alors, n'allez point dire, je vous prie, qui vous aura fourni les indications...

Non loin d'une place, contre un fondouk, avez-vous remarqué cette charmante boutique de cordonnier ? Selon la saison, les murs ont été badigeonnés de vert, de blanc ou de bleu pâle. Sur le mur du fond, dessiné dans la manière naïve de l'arabesque, un animal fabuleux s'élance ; ou bien un vapeur fume, glissant sur des eaux tranquilles. Dans une cage de roseaux, des canaris voltigent parmi des étoiles de jasmin. Devant son établi, qu'entourent de petits pots d'œillets et de basilic, le cordonnier fredonne des airs amoureux. Il est jeune et beau ; mais son œil noir brille de lueurs inquiétantes ; sur sa bouche vicieuse erre un goût insatiable de volupté ; ses doigts tremblent sur l'ouvrage comme ceux d'un

vieillard ; il tient contre son tablier de cuir un escarpin qu'il n'achève jamais. Cependant que, derrière la porte du réduit, deux colombes roucoulent et se becquètent tout le jour...

Ce matelas, roulé soigneusement dans un coin... c'est le lit du cordonnier, diriez-vous ? Non ! Ce matelas n'est pas une simple couche de repos ; il renferme, dans son cœur, des choses terribles et délicieuses. Ce jeune homme n'est pas un cordonnier : c'est un haschaischi. Il n'exerce ce métier de cordonnier ou feint de l'exercer que pour tromper l'œil vigilant de la police.

Examinez-le. La nuit tombée, son œil s'avive. Il jette l'escarpin sous l'établi et se lève pour arroser ses pots de fleurs. Il ferme boutique. Maintenant, il retourne une caisse sur laquelle il dispose harmonieusement les pots de fleurs tout perlés d'eau. Ensuite, il déroule son matelas ; il en tire, ô merveille ! un *gnibri*, une de ces petites guitares à deux cordes, dont le ventre est une carapace de tortue ; il tire aussi des boulettes de haschisch, de *mâdjona*, des pipes de différentes longueurs, et puis une fiole qu'il contemple avec extase... La chanson lui vient aux lèvres :

L'alcool luit dans son vase

Et sa couleur, oh ! qu'elle me plaît.'...

Il allume des bougies qu'il fiche dans la terre mouillée des pots de fleurs, et il attend. Une lucarne s'ouvre, décapitant l'animal fabuleux ou privant le vapeur de sa cheminée. Quelques Arabes, le visage voilé comme des femmes, apparaissent ; les chaussures sous l'aisselle, ils enjambent le parapet de l'orifice. Ce sont des haschaischia, aussi : pantalons étriqués, visages pâles, yeux brillants. Un salut affectueux ; ils s'installent ; et à eux la nuit d'orgie, à eux le chant, les boissons fortes et l'opium...

Elles sont assez nombreuses, les *mehchachates*, au long des impasses. Lorsqu'il n'est pas cordonnier, le tenancier vend ou feint de vendre, le jour, des peaux fines pour les derboukas et les tambours de basque. Ou bien c'est un éphèbe au teint de cire qui s'alanguit au milieu des fruits et des fleurs ; à tous les endroits de sa boutique pendent des oranges, des citrons et des mandarines, avec leurs feuilles vertes et leurs fleurs, si la saison le permet : car le parfum de la fleur de ces trois fruits, plus que tout autre, couvre le relent du kif. Les haschaischia, croyez-le, sont gens de malice. Le proverbe le dit : « Soûl et malin: il sait toujours où aller se coucher. »

Des lieux fort agréables, révélateurs d'une vie locale, sont les bains maures. Le hammam est pour l'Arabe, autant que le café, un lieu de rendez-vous. Le voyageur, l'esseulé qui arrive à Blida et qui demande : « Je voudrais voir un tel... » reçoit cette réponse : « Va au hammam. »

- *Je voudrais trouver un coin au abriter ma tête, cette nuit...*
- *Va au hammam.*
- *Je voudrais connaître le pays et me faire des amis..-*
- *Va au hammam.*

Dans les salles de vapeur ou sous la galerie du repos, le torse nu, la cigarette aux lèvres, les Blidéens s'entretiennent, des nuits durant, de leurs affaires et de leurs aventures. Entre ces murs chauds, les Arabes se sentent bien chez eux; ils peuvent parler à cœur ouvert ; la place qu'ils occupent sur le marbre brûlant ou sur le douillet matelas est celle de leur famille, léguée de père à fils. Les mosaïques et les colonnades, le glouglou des fontaines, la pluie des vasques leur parlent d'anciennes splendeurs ; et le plus pauvre se croit riche...

C'est au bain maure, de même, que les femmes se réunissent. Le hammam est leur institut de beauté. Elles s'y épilent, teignent leur chevelure ou la fortifient par un emplâtre de henné ; elles y discutent de tel ou tel fard, de telle ou telle étoffe, des réjouissances qu'offrirà la prochaine noce dans la contrée, y exaspèrent leur coquetterie. Pour le jour du bain la Mauresque a réservé sa plus jolie toilette, son foulard le plus riche, son parfum le plus évocateur. Et cependant qu'assise sur un *qeb* de cuivre retourné, chacune attend que le henné sèche sur ses cheveux, une négresse vient lui présenter, sur un plateau, les fruits, les pâtisseries, les colliers de fleurs que l'époux a envoyés à son intention.

Au bain maure se font les demandes en mariage. La mauresque y vient choisir une fiancée à son fils. Parmi toutes les jeunes filles charmantes qui se meuvent, à demi-nues, dans l'ombre et la vapeur, qui s'agitent autour des fontaines ou s'assoupissent sur la table des massages, elle suivra des yeux la mieux faite, celle qui aura un port majestueux, des hanches arrondies, un bassin préparé à la maternité, des seins légèrement tombants comme des fruits chargés de sucre aux branches de quelque arbre fécond, une chevelure qui lui couvre les épaules comme un burnous, exprimant la bénédiction divine, la vigueur et la beauté. Elle aura remarqué d'abord si la vierge, après s'être dévêtue, a voilé soigneusement sa gorge, laissé ses tresses roulées dans le *qerdoume*, et a pénétré dans la salle chaude en rasant les murs, au lieu de fendre d'un front impudent la réunion des jolies baigneuses qui jacassent autour de la vasque en attendant que la teinture prenne à leurs cheveux. Je vous assure que l'épreuve est concluante, pénible pour celle qui la soutient, et les profanes qui vous racontent que l'Arabe épouse une femme sans la connaître se trompent passablement : il la connaît bien mieux par les yeux et le sens psychologique de sa mère, de ses parentes et de ses amies, exercés dans la nudité infailible d'un bain maure, que d'autres qui auraient étudié la leur pendant des mois, à travers les embûches d'une vie factice et le déguisement savant d'une robe européenne !

Blida possède de très beaux bains maures. Dans la rue de l'Hôpital (nous, Blidéens, ne parvenons pas à dire : rue Denfert-Rochereau) à quelques coudées du marché arabe, s'élève le Hammam Sidna, le Bain de Notre Seigneur. Entrée sombre, atmosphère farouche. La porte, le plus souvent ouverte à demi, masquant le vestibule, les colonnades de la cour, la vasque en marbre jauni sont de vrai style turc, à l'aspect massif, pesant, aux teintes mates et fondues. Tout un mystère gronde dans les salles successives, aux murs rongés par la vapeur, aux petits cabinets noirs dans lesquels s'agite le corps puissant, rôti, de quelque chef arabe ou la maigre ossature d'un taleb aux yeux mystiques. Le caissier, qui, au milieu de ses coffres, égrène tout le jour un chapelet, le regard perdu, les lèvres scellées comme deux pierres tombales, les serviteurs qui reçoivent les clients avec détachement, qui vont et viennent, le geste mou, le pas feutré, gardent

encore une sourde rancune aux gens et aux choses qui ont fait qu'aujourd'hui ne s'étalent plus, dans le Hammam de Notre Seigneur, les vêtements soyeux du bey et de sa suite, les argenteries de Gournah, les matelas de haute laine et les tapis turcs, les fleurs et les parfums du Hedjaz. C'est ici le bain des fanatiques. Je ne sache pas qu'un chrétien ou un juif y ait jamais pénétré.

Si, pourtant ! Il y a une quinzaine d'années, une mariée juive qui habitait le quartier fut conduite au Hammam de Notre Seigneur. On la chassa, demi-nue, malgré la pluie et le vent qui, au dehors, faisaient rage. Elle et son escorte trouvèrent bon accueil, à un autre bain, dans une ruelle transversale de la rue des Juifs dont je préfère ne pas me rappeler le nom officiel. Nous l'appelons beaucoup plus volontiers, cette ruelle, la ruelle des Isola, parce qu'à un angle s'ouvrait la boutique où les frères Isola, avant de devenir des princes de Paris, vendaient de petits cahiers et des crayons d'un sou. Je les revois toujours là, assis devant le seuil, lisant avec passion quelque livre d'aventures, un mince cache-nez autour du cou, et n'interrompant leur lecture que pour taquiner une belle fille qui passait !

Et il est tout différent de Hammam Sidna, ce bain que, depuis l'aventure cruelle, on nomme le bain des mariées juives. Il est vaste, clair et animé. Le long des galeries sans style et dans les salles sonores, la foule grouille, parle haut, s'ébat ; les you-you, par intervalles, les cris de joie percent les oreilles ; les pleurs d'enfants, les appels, les jurons des négresses, le heurt formidable des ustensiles de cuivre, le giclement de l'eau chaude, tout cela retentit à travers la vapeur épaisse, sous les dômes où perle la buée et dont les lucarnes vous contemplent comme des yeux d'aveugle. Dans la grande vasque, des fruits se rafraîchissent. Des peaux d'orange, de melon, de pastèque courent sur le sol glissant. La gardienne est une ancienne bayadère qu'un pèlerinage à La Mecque a purifiée.

Elle est toujours gaie, vous reçoit aimablement, reste sourde aux disputes des uns et des autres, au tintamarre qui ne veut plus finir. Si vous l'interpellez pour lui en faire la remontrance, elle vous répond en haussant une épaule : « Bah ! c'est ici le bain brûlant de la servante borgne ! » Dans la salle chaude est construite une piscine où les femmes juives peuvent venir prendre la baignade rituelle de chaque mois. Une petite vieille est accroupie, dissimulée dans la pierre grise, en posture de prière ; elle attend les baigneuses pour leur réciter les psaumes et être témoin que la jeune femme aura plongé dans l'eau pure tout son corps jusqu'au dernier de ses cheveux...

Je vous épargne le Hammam El Mzalett, le bain des purotins, derrière la place de l'Église.

Le Hammam el Delsi, dans la rue du Bey, a un beau cachet d'ancien, avec ses mosaïques espagnoles, d'un bleu lavé, patinées par le temps, avec ses colonnes torsées que la vapeur a grignotées, trouées comme la variole aurait fait à un visage de bédouin, avec sa table de massage en marbre et ardoise, où il fait si bon s'étendre, se laisser pétrir, briser par des masseurs souples, hardis et silencieux.

Le Hammam du Trésor, ainsi nommé parce qu'il s'ouvre en face du Trésor public, est vraiment le plus luxueux. Les mosaïques et les marbres de son vestibule sont d'une harmonie tendre et féérique. La salle du repos est somptueuse : hautes galeries claires, colonnes délicieusement peintes, balcons sculptés à la marocaine, revêtements de faïences d'Alhambra ; et partout des marbres, des

dentelles de plâtre, des vitraux de couleur, des glaces biseautées ; les matelas s'alignent neufs, garnis de beau linge bariolé. C'est le bain des Mozabites, construit et tenu par des Mozabites, c'est-à-dire le bain sans préjugés, libre, ouvert à tout, le monde, entendez : à tout le monde qui paie bien ! Pas de discours, pas d'accordailles, pas de piscine sacrée, pas d'âme, pas d'ancêtres, pas de passé, pas d'histoire ; il est, comme les nouveaux riches, net et brillant : l'argent seul compte ! Et maintenant, tâchez de visiter quelques intérieurs. Blida, avons-nous dit, est une ville qui se cache ; c'est dans ses intérieurs qu'il faut surtout la chercher, pour saisir un peu de son âme fière et voluptueuse. Je ne vous dirai point que la chose est aisée. Pot-de-Fleurs évitera de vous en parler. Il vous montrera, sans difficulté aucune, le Quartier Bécourt, où il y a, ma foi, d'originales maisonnettes, badigeonnées à la chaux de couleur, avec leur patio qu'ombrage une treille de vigne ou un citronnier ; il vous montrera la blanche mahhakma du cadî, et certaines demeures sur la place de l'Eglise, dont les cours dallées de noir et de blanc, les colonnes massives, les grilles de fer forgé font penser à des maisons marocaines, de Fez ou de Meknès... Mais pour voir de beaux et riches intérieurs, il faudra que vous insistiez et que Pot-de-Fleurs veuille bien mettre en œuvre toute sa malice. Il a plus d'un tour dans son sac. D'abord il se présentera avant le coucher du soleil, avant que les hommes ne rentrent ; il criera en soulevant le marteau de la porte : *Triq* ! pour que toutes les femmes, comme une volée d'oiseaux, fuient et se dissimulent à votre passage ; il expliquera longuement à la vieille gouvernante qui sera accourue que vous êtes un voyageur de grand nom, qui aimez de façon purement intellectuelle les choses exotiques (un vieux monsieur serait préférable) et que vous vous contenterez, du vestibule, de jeter un coup d'œil dans l'admirable demeure ; qu'au surplus, un roumi n'est pas un homme... Ou encore... je ne sais pas... Il dira que vous êtes le cousin d'Elissa Rhais... et peut-être, devant vous, s'ouvrira la porte de mes amies.

Donc, demandez à Pot-de-Fleurs de vous montrer la Maison des Pendus, Dar Mostfa. Elle se trouve derrière le Petit Robinson, à la Porte d'Alger. Le petit sentier qui vous y conduira est tout fleuri, l'hiver, d'églantines et de violettes sauvages. La porte, taillée dans une voûte, est sombre, vermoulue, lourde d'un passé troublant. Tout autour, des moucharabihs vous regardent sournoisement, de ces anciens moucharabihs turcs, au réseau serré pour défendre le mystère. Soulevez l'anneau rouillé du heurtoir, et un gardien à la barbe blanche viendra vous ouvrir. Il est silencieux et triste ; si vous lui demandez la raison de sa mélancolie, il vous répondra : « Celui qui habite ici peut-il être gai ? » Le corridor fait un coude, pour tromper le regard ; mais, dès que vous l'avez franchi, une cour immense s'étale à vos yeux émerveillés. Quel luxe de mosaïques, de bassins de marbre, de balcons ouvragés, de grilles en arabesques, de vieux bancs de pierre ! Un charme vous prend, au seuil de cette demeure qu'on croirait inhabitée, un charme fait de la vie luxueuse et farouche qui jadis l'animait. Vous imaginez très vite les *lallates* qui se promenaient le long de ces balcons, vêtues de soie et d'or, dans le rayonnement du soleil ou la féerie des clairs de lune ; les négresses qui traversaient les cours, soutenant des plateaux de confiserie ; les orchestres qui chantaient, pour le seigneur, la magnificence des matins, les fleurs épanouies

aux terrasses ou la paix de minuit, le rossignol qui s'éveille dans les figuiers et les palmes... L'après-midi, les femmes aimaient à venir s'accouder autour de ces bassins, à y effeuiller des rosés, et à laisser leur rêve suivre, au fil de l'eau, les pétales impondérables...

Puis, on vous fera visiter des salles magnifiques, au plafond en dôme, aux lucarnes garnies de vitraux, aux boiseries fouillées dans le style de Meknès. Voici la salle des festins, et voici les chambres à coucher. Voici la salle de délibération de la Djemaâ. C'est dans cette salle que les ouléma, autour de leur chef, décidèrent, après une longue résistance, d'ouvrir les portes de la ville au général de Bourmont. Et tout le harem s'en alla, hommes, femmes, enfants, vieillards, à dos de chevaux ou de mulets, vers les montagnes du Zaccar ; on dit qu'une grande partie de la caravane mourut par le froid, la faim, l'abandon...

Vous sortez dans le jardin. Le gardien vous montre le banc de pierre sur lequel le bey rendait la justice. Ici, la voix du vieil homme tremble et s'étreint : « Tuez, ordonnait le maître aux mokhaznis, tuez, fils de chiens ! » Et ce pin ! Voyez-vous ce grand pin maritime qui étale ses rameaux à l'air du large ? On pendait à ses branches les têtes des victimes, pour effrayer les voleurs et les assassins et montrer au peuple la toute-puissance du seigneur. « La nuit, vous confie le vieillard, on entend des bruits de chaînes ; des ombres se promènent entre les arbres ; quand le vent souffle dans les aiguilles du pin, on croirait la plainte des mourants, le bruit des haches qui fendent les crânes ; on voit des mains osseuses sortir de terre pour s'agripper à vous... Ce sont les âmes des morts qui réclament justice, qui redemandent leur enveloppe de chair pour vivre leur vie humaine ! »

Quelques Arabes incrédules, alléchés par le prix dérisoire de cette maison, l'achetèrent, puis la revendirent aussitôt à d'autres incrédules. Un jour, je vis un courtier venir la proposer à un négociant mozabite. Celui-ci se couvrit les yeux de ses deux mains et lui cria : « Va-t'en ! Va-t'en, ou je vais t'assommer avec mon mètre de bois ! La maison des revenants... Qu'Allah nous en préserve ! » Dans une ruelle qui débouche sur la place de la Gendarmerie, s'élève la maison des Colombes. Elle est d'aspect menu et tout blanc ; un petit minaret surmonte sa porte à clous de cuivre. En y pénétrant, vous avez une impression exquise de fraîcheur, de teintes claires, de grâce et d'harmonie : vous pouvez admirer un joyau de maison blidéenne. Les colonnades sont de marbre vert et rosé ; les balcons peints d'enluminures ; la vasque ressemble à une tasse d'argent ; des citronniers mettent une ombre légère sur les dalles .et de vieux pieds de jasmin montent à l'assaut des galeries. Avant d'appartenir à une courtisane célèbre, cette maison était la demeure d'un rabbin qui - chose excessivement rare - venu de Smyrne musulman fanatique, s'était converti au judaïsme. On raconte qu'un jour, un capitaine et un lieutenant de frégate, dont les vaisseaux étaient en escale dans le port d'Alger, visitant la ville des roses, vinrent à passer près de cette maison. Ils furent attirés par la coiffe bizarre des enfants qui jouaient devant la porte. A cette époque, en effet, les enfants juifs et les femmes juives portaient une sorte de hennin, en forme de petit pain de sucre, retenu par un ruban sous le menton, et qu'ils appliquaient sur le côté. Les officiers demandèrent à voir l'intérieur de la maison juive. Sous les arcades, assises à des métiers de bambou, deux jeunes filles brodaient sur de la soie, le petit pain de sucre sur la tête, d'où s'échappaient d'abondants cheveux noirs : les grands yeux hébraïques

brillaient sur les visages rosés... Tandis que les deux officiers les contemplaient, la mère et la tante vinrent à eux : «Ce sont nos filles, dirent-elles. Ne les regardez pas trop, ou elles fuiraient. — Sont-elles mariées ? — Pas encore. Mais fiancées depuis leur naissance. — A des hommes dignes d'elles, bien entendu ? — Nous ne savons pas à qui, mais Jéhovah le sait». Et les dames montrèrent aux visiteurs le salon, tout de velours cramoisi, les portières pailletées, le divan massif aux coussins brodés d'or et d'argent, les tapis de Smyrne et de Damas, la salle à manger, avec ses matelas de cretonne à fleurs et sa table basse autour de laquelle la famille s'asseyait sur des nattes de Djelfa, rouges comme des cœurs de grenade ; puis les chambres à coucher, où les lits à colonnes de chêne flamboyaient au travers de rideaux de mousseline. « Et, ajouta la mère en désignant là-haut, près du plafond, deux couchettes suspendues comme des hamacs, à demi cachées par des rideaux de lustrine, voici les lits des jeunes filles. » Enfin, on montra à ces messieurs les coffres peints de feuilles d'or et d'oiseaux fabuleux, qui contenaient les riches trousseaux des jeunes filles : robes au plastron d'or, coupes de brocart et de satin épais, foulards à franges, aux dessins merveilleux, hennins empierrés et jusqu'au costume du bain des noces, en satin rouge brodé d'argent d'où pleuvaient des glands d'or.

Quand les officiers se retrouvèrent dans la cour, les deux jeunes filles avaient disparu. Mais une table, sous les citronniers, étincelait de tous les beaux fruits de Blida, confits avec leurs branches mêmes ; le café était servi...

Les deux officiers se retirèrent, ravis par tant de pittoresque, en demandant à revenir le soir. Ils avaient distribué aux enfants de petits cornets de papier blanc. Ceux-ci accoururent à la terrasse pour en montrer le contenu à leurs sœurs aînées : « Vois, Rachel ! Vois, Rébecca ! les beaux bonbons jaunes que les Français nous ont donnés ! » Ces bonbons, mes chers amis, étaient des louis d'or !

Le soir, dans la cour, sous le lustre ancestral, le henné des accordailles trônait sous la forme d'un gros pain doré, qui répandait les parfums champêtres. Rabbi El Guir, après de longues discussions, avait accordé la main de ses deux filles aux deux officiers français. Une semaine plus tard, les deux sœurs, mariées, s'embarquaient avec leurs époux pour la France. Elles s'envolaient ainsi que des « colombes ». Croyez qu'en les voyant, ces jours-ci, maîtresses d'intérieurs somptueux, à Paris, dans le Faubourg Saint-Germain, j'ai éprouvé une bien douce émotion. Elles m'ont dit qu'elles gardent toujours la vision charmée de la maisonnette de Blida, qui, par son nom, perpétue le souvenir de leur aventure...

L'une des plus belles demeures arabes de Blida est la maison de Khad-doudja. Elle dresse, en face de la Remonte, ses hauts murs troués de lucarnes que défendent des grilles à la marocaine. Le passage du vestibule ombreux à la cour éclatante est un enchantement. Sol de marbre, vasques qui ruissellent sous le dôme vitré, hautes galeries, balcons de bois clair, fines dentelles de plâtre et mosaïques d'Andalousie composent un ensemble joyeux et grandiose. Ce petit palais est de construction récente, mais il révèle un des rares efforts pour édifier de nos jours, sur notre terre algérienne, un intérieur de pur style mauresque. Les salles, spacieuses, sont garnies de meubles authentiques, importés de Tunis ou de

Syrie. De la terrasse, on a une vue immense sur les montagnes de l'Atlas et sur la Mitidja. En un coin de cette terrasse, s'arrondit la coupole d'un hammam, lequel est beau comme un foulard d'or, possède un « nombril » de marbre vert et des fontaines d'argent rehaussées de « mains de Fathma ».

Kaddoudja la propriétaire, jadis, quand elle suivait « l'autre route », avait épousé un européen ; de cette union deux petites filles étaient nées, qui portèrent des noms doubles : Juliette-Yamina et Marie-Aïcha. Tant que leur père vécut, les fillettes fréquentèrent l'école française ; mais dès le lendemain de sa mort, la mère les fit entrer sous les treilles, c'est-à-dire les voila, puis les maria à des musulmans. Elle-même, pour obtenir le pardon absolu et être assurée du Paradis, se rendit en pèlerinage à La Mecque, puis, tout contre le petit palais arabe, fit construire une école, un bijou de *m'sid* aux mosaïques chantantes, aux vitraux frais comme des bonbons, un *m'sid* dont elle entretient le maître et les élèves. Trois fois le jour, une porte s'ouvre, comme dans un conte de Shéhérazade, et une négresse présente aux liseurs du Coran, sur une djefna, des beignets au miel, une motte de couscous garnie de raisins secs, ou quelque tadjinn savoureux...

D'autres et d'autres maisons, coquettes ou somptueuses, ont chacune leur caractère, leur âme, leur histoire originale. Dar Saboundji, dans la rue du Bey, est une vieille et sympathique construction turque. La maison des Chanteuses, non loin du Tribunal, rappelle, dans la gaieté de ses bassins et la fraîcheur de ses arcades, l'époque voluptueuse des cafés chantants. A quelques pas, Dar Rdjêm, c'est la maison hantée, où, chaque nuit, pendant une année, une avalanche de pierres s'abattait on ne savait d'où, probablement lancée par les djinns dans le patio magnifique. Route de La Zaouïa, la riche et lumineuse habitation du Cadi s'étage parmi les cyprès et les fleurs odorantes. Et d'autres, et d'autres encore...

Les Européens, de même, ont fait construire à Blida de fort belles résidences. Le Cottage Ricci déploie, dans l'âpre solitude des Gorges de l'Oued-El-Kebir, la splendeur de ses mimosas. (Ces Gorges sont, avec leur prolongement de l'avenue des Moulins, le berceau des Ricci. Famille essentiellement blidéenne, dont l'ancêtre eut l'idée géniale d'accrocher au flanc de la montagne, dans le roc, des canaux qui actionnent aujourd'hui la plus importante fabrique de pâtes de l'Afrique du Nord. Homme remarquable que ce colon de la première heure, inlassable au travail, d'une modestie farouche et d'une légendaire bonté : les indigènes vénéraient le père Ricci à l'égal d'un marabout). Djenane Ourida, dans l'avenue du Bois Sacré, dissimule ses coupoles, ses vérandas et ses moucharabiehs derrière les touffes de bambous, les voûtes de rosés et les palmiers glorieux ; la villa Léontine, avenue Bizot, étale son jardin à la française, ses parapets, sa vasque ovale, ses arbres d'essences lointaines, ses rosiers et ses canas fulgurants. « Villa Léontine ? demandait un jour un brave homme de vieux curé au propriétaire qui est un célibataire original et un amateur d'art plein d'esprit, qui est donc, je vous prie, cette madame ou mademoiselle Léontine que nous ne voyons jamais ? » Et M. Thiry de répondre : « Léontine, mon père, est le nom de l'abbesse d'un couvent où l'on ne faisait ni jeûne ni abstinence... » Et il conta à ce bon abbé Bastide effaré (Dieu ait son âme !) l'histoire de sa maison, follement pittoresque et que je me garderai bien de reproduire ici...

Enfin, allons nous promener dans les orangeries. Elles sont la grande parure de notre ville. Le long des routes qui rayonnent autour de Blida et dans les replis frais des

montagnes qui la dominant, les orangeries poussent leur feuillage touffu, d'un vert profond, vernissé, au-dessus des troncs trapus, riches de sève. Si par bonheur, c'est le printemps, alors, dans la lumière divine, parmi le bruit des ruisseaux, le parfum de ces milliers d'arbres en fleur, mêlé à celui des roses, vous accueille, vous enveloppe ; et vous humez le souffle de Blida, souffle de béatitude et de volupté. J'ai vu d'autres orangeries renommées : j'ai vu l'Aguedal de Marrakech, les oasis du Souss, les « édens » de Jaffa, au fruit incomparable. Nulle part le déploiement des arbres n'avait cet aspect dense, prospère; la fleur, je l'affirme, n'avait pas cette senteur moelleuse et enivrante.

On raconte qu'un soir, l'ancêtre des marabouts de Blida, le premier Sid El Kebir, s'était penché sur une source pour se désaltérer. Soudain, dans le courant limpide, il vit se dessiner des visages de femmes ; il reconnut toutes les femmes qui avaient été siennes, elles étaient innombrables... Chacune tenait dans une main une grappe de fleurs blanches, dans l'autre un fruit jaune ; derrière chacune d'elles se découpait une masse de feuillage vert sombre. Auprès du marabout se tenait un *fqih*, un savant illustre qui, du Hedjaz, était venu lui faire visite.

- *Fqih, lui demanda Sid El Kebir très ému, quand la vision dans l'eau*

se fut évanouie, connais-tu un arbre dont la feuille est presque noire, la fleur blanche comme la chair des houris et le fruit pareil à une boule d'or ?

- *C'est sedjrat etchina, l'arbre de Chine, répondit le savant, c'est l'arbre du bonheur, de la richesse et de la volupté...*

En souvenir de l'apparition radieuse, Sid El Kebir, au bord de l'oued, fit planter une orangerie; et bientôt tous ses fidèles l'imitèrent...

Et je m'arrêterai là. Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte. Les belles choses et les amis, disait le chantre des Mo'allakates, sont comme le miel : n'en goûtez pas trop, vous oublieriez leur saveur. D'autres guides de marque vous conduiront ailleurs, vous montreront d'autres aspects de Blida. Pour moi, quand j'ai dû vivre quelque temps dans la vieille Europe, sous son ciel noir, parmi sa civilisation effrénée, sa folie de vitesse, ses gens toujours pressés, toujours excités, je suis immensément heureuse de retrouver Blida, son air transparent, son soleil triomphal, ses eaux pures, ses monts couronnés de neige, ses maisons joyeuses, ses marchés multicolores, ses orangeries et ses jardins de roses, et mes parents et mes amis, et ce poète arabe qui passe, chaque matin, devant ma porte, chantant la gloire du Créateur, clamant à l'azur sa joie de vivre et son insouciance de tout...

- (1) *Ce n'est que plus tard que Le Tapis Vert s'installa, aux portes d'Alger, dans l'actuel jardin des « Amis réunis ».*
- (2) *Puis place d'Armes, aujourd'hui place Clemenceau.*
- (3) *Leur histoire m'a inspiré un de mes derniers romans : Par la voix de la Musique.*
- (4) *Je vous laisse le soin de traduire ce dicton montagnard, à la saveur salée.*